DISSERTATION. N° 179.

SUR

LA FIEVRE ADYNAMIQUE,

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. B. DIBAZY, Arménien, natif de Constantinople.

Medicus naturæ minister et interpres, quidquid meditetur et faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat.

BAGLIVI, ch. I.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Président.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

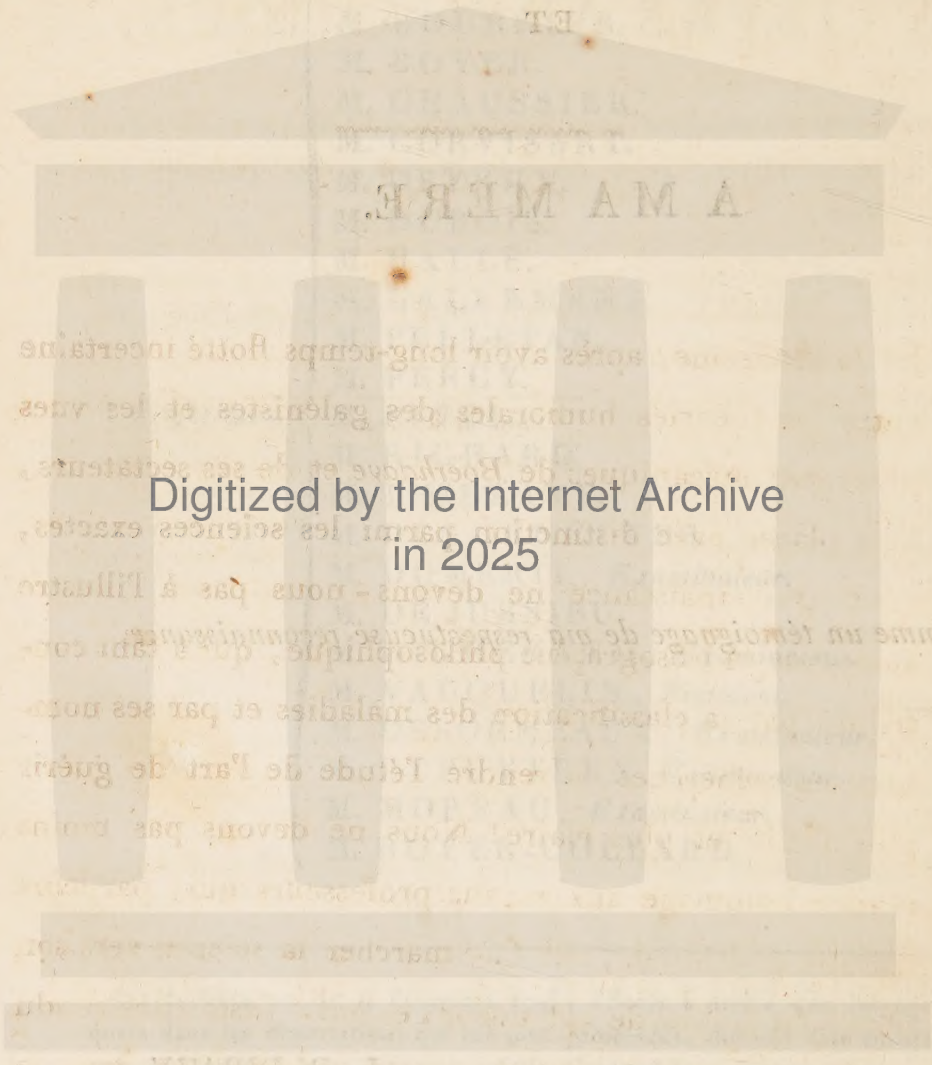
A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Comme un témoignage de ma respectueuse reconnaissance.

J. B. DIBAZY.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/disserttationsur0006vari

AVANT-PROPOS.

Si la médecine, après avoir long-temps flotté incertaine entre les théories humorales des galénistes et les vues purement mécaniques de *Boerhaave* et de ses sectateurs, s'est placée avec distinction parmi les sciences exactes, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à l'illustre auteur de la Nosographie philosophique, qui a tant contribué, par sa classification des maladies et par ses nombreuses recherches, à rendre l'étude de l'art de guérir plus facile et plus claire! Nous ne devons pas moins rendre hommage aux savans professeurs qui, par leurs travaux continuels, ont fait marcher la science vers son plus haut degré de splendeur, et ont à juste titre rendu célèbre le nom de l'Ecole qu'ils dirigent, et dont je

m'honore d'être l'élève. Heureux si, dans le faible essai que je présente pour obtenir le grade de docteur, ils daignent approuver mon travail!

DISSERTATION

SUR

LA FIEVRE ADYNAMIQUE.

Considérations générales.

Quand on consulte les auteurs qui ont traité de la fièvre adynamique, on est, au premier coup-d'œil, surpris de la diversité des dénominations qu'ils lui ont données, et surtout de la variété des descriptions au sujet des phénomènes qu'on remarque pendant le cours de cette maladie; mais une étude approfondie de leurs ouvrages nous montre jusqu'à l'évidence que le défaut d'une bonne classification a été souvent la cause qui les a égarés dans leurs écrits. Il est en effet facile de se convaincre, par la méditation des descriptions qu'ils ont données de cette maladie, que le plus souvent ils l'ont confondue avec des affections compliquées, puisque, dans l'histoire des diverses épidémies qui ont, à différentes époques, moissonné l'Allemagne, l'Angleterre, et diverses autres parties du globe, la maladie était contagieuse; or, d'après l'avis des plus grands praticiens, on doit croire que, dans ces épidémies, la fièvre adynamique n'était point simple, mais bien compliquée, et on doit les considérer comme de véritables typhus; puisque l'opinion reçue n'admet point de contagion dans cette fièvre, lorsqu'elle est dans son état de simplicité.

Le but que je me propose dans cette courte dissertation n'étant autre que de traiter de la fièvre adynamique simple, débarrassée de

toute complication, je me bornerai à donner l'histoire succincte des causes, des symptômes, et des divers moyens à employer pour la cure de cette maladie ; cependant je ne puis passer sous silence les modifications qu'exigent dans le traitement les diverses complications qui l'accompagnent presque toujours dès le début, lorsque la maladie est primitive, et qu'elle attaque un sujet jeune et qui ne présentait aucune prédisposition, et on peut dire que, dans ce cas, il est difficile de la rencontrer dans son état de simplicité.

La fièvre adynamique simple ne s'observe ordinairement qu'à la suite de longues affections, pendant lesquelles le corps, soit par l'effet d'un mauvais traitement, soit par la longueur ou le caractère de la maladie même, a perdu ses forces et se trouve dans un état d'accablement qui le prédispose à contracter cette maladie. On doit en dire autant de ces personnes que leur libertinage, ou celui de leurs parens, a condamnées à mener une vie languissante et misérable ; et dans cette manière d'être, l'homme peut être considéré comme ayant une prédisposition à la fièvre adynamique, c'est-à-dire, se trouvant dans un état de débilité tel, qu'il fait l'intermédiaire entre la santé et la maladie, et penche de l'un ou l'autre côté, selon que les forces nécessaires à l'entretien de la vie sont plus ou moins affaiblies.

La fièvre adynamique est une maladie commune aux deux sexes, à tous les climats, à toutes les saisons (mais on l'observe principalement pendant le froid ou le chaud humide), à tous les âges, et on peut dire à tous les tempéramens, puisque les personnes même douées d'une forte constitution peuvent en être atteintes lorsqu'elles s'exposent aux causes productrices de cette maladie ; mais il faut convenir que chez ces dernières la réaction vitale étant plus puissante, la cause se trouve le plus souvent neutralisée.

Cette maladie est caractérisée par la faiblesse et la langueur de toutes les fonctions animales ; mais principalement par une atteinte profonde portée sur la sensibilité et la contractilité musculaire. Elle a la plus grande analogie avec le scorbut. Elle peut être sporadique,

endémique et épidémique.Elle peut affecter le type continu, rémittent et intermittent; l'absence de l'état fébrile avec l'existence des symptômes adynamiques constitue ce que quelques auteurs ont désigné sous le nom d'*état adynamique.* Maintenant, si on jette un coup-d'œil rapide sur ses causes, on voit qu'elles sont très-nombreuses, puisque toutes celles qui tendent à affaiblir l'économie animale peuvent être rangées dans cette classe : tels sont, l'air chargé de miasmes ou d'émanations délétères produits par la décomposition de matières végétales et animales en putréfaction, ou bien l'air privé de son principe nécessaire à l'entretien de la vie. Sont soumis à ces causes, ceux qui fréquentent les amphithéâtres de dissection, les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux; ceux qui habitent les villes assiégées, les lieux bas, humides, marécageux, et le voisinage des voieries. L'usage d'une mauvaise nourriture, d'eaux croupies, de médicamens trop débilitans. La disette, la malpropreté, la masturbation, les excès dans tous les genres, les veilles opiniâtres, l'ennui, un chagrin profond et long-temps soutenu, les passions contrariées, un amour malheureux, etc., une infinité d'autres causes peuvent être placées dans la même catégorie.

Quant aux symptômes, quelle maladie en présente une réunion à la fois plus effrayante et mieux caractérisée? C'est dans son principe seulement qu'incertaine pour ainsi dire dans sa marche, la fièvre adynamique présente des irrégularités et des anomalies souvent inexplicables. Dans le plus grand nombre de cas, l'appareil des symptômes gastriques ouvre la marche : le malade est dans un état de langueur et d'inaptitude pour ses exercices ordinaires; lassitude des membres, tristesse, perte de l'appetit, douleur gravative à la tête, chaleur extraordinaire au front, sueurs nocturnes un peu fétides, sommeil agité. Au bout de trois ou quatre jours, de nouveaux symptômes remplacent les précedens; leur caractère, l'ensemble des phénomènes qui les accompagnent ne laissent plus de doute sur leur nature, et c'est alors que se déroule aux yeux de l'observateur le tableau de cette maladie.

Pour mettre plus d'ordre dans l'historique de ces symptômes, nous allons examiner successivement les diverses espèces de lésions qu'ils produisent sur les différens systèmes de l'économie animale ; et d'abord, relativement à l'appareil digestif, nous ferons remarquer l'état fuligineux des lèvres, des gencives, la malpropreté des dents, la langue tantôt sèche et comme gercée, tantôt humide et rougeâtre sur ses bords ; coïncidence de ces symptômes avec l'anorexie, le dégoût pour les substances animales, la soif, le désir des acides, la fétidité de l'haleine, la météorisme du ventre, la constipation, mais le plus ordinairement une diarrhée fétide.

L'appareil respiratoire éprouve une lésion peu sensible ; les muscles inspirateurs sont frappés de faiblesse, comme tout le système musculaire en général, et par cela même la respiration est un peu difficile.

Le caractère du pouls n'est pas très-constant ; cependant il est en général faible et fréquent, et cette faiblesse augmente à mesure que l'adynamie fait des progrès.

Toutes les humeurs excrétées ont un caractère de fétidité remarquable. Frappée d'atonie comme tous les autres organes, la vessie laisse séjourner dans son intérieur le liquide qu'elle contient; et c'est peut-être en partie à ce séjour prolongé de l'urine qu'est due l'odeur désagréable qu'elle exhale ; quelquefois elle est rendue involontairement, ainsi que les matières stercorales, et alors il y a paralysie du muscle constricteur de l'anus et du sphincter de la vessie. Un effet analogue s'observe dans les points lacrymaux, et les larmes coulent involontairement. Que d'altérations successives dans la transpiration cutanée ! la peau, tantôt sèche, tantôt moite, présente un aspect sale et terreux ; et à une certaine époque de la maladie, il se fait à sa surface une éruption pourprée (pétéchies) ; d'autres fois, ce sont de véritables épanchemens sanguins. C'est aussi à cette époque que paraissent souvent des hémorrhagies passives par les membranes muqueuses, et quelquefois par la peau; symptômes toujours fâcheux qui coïncident avec des sueurs visqueuses ; et l'apparition des paro-

tides annonce une terminaison funeste, et déconcerte l'homme de l'art le plus expérimenté. Le système musculaire, comme nous l'avons déjà dit, paraît être principalement affecté dans cette fièvre : en effet, il est frappé de stupeur comme dans le scorbut ; il perd la faculté de se contracter, et bientôt celle de répondre aux excitations extérieures. Alors les malades tombent dans la prostration la plus extrême, et le coucher continuel en supination empêchant la circulation des humeurs dans les parties qui supportent le poids du corps, il se forme des escharres qui deviennent gangreneuses, ainsi que les autres plaies, s'il en existait.

Lorsque la maladie est parvenue à son *summum*, les traits de la face sont affaissés, le visage a un aspect cadavéreux, les yeux sont ternes ou injectés et à demi-couverts; ils deviennent insensibles aux rayons lumineux; la bouche reste béante; la langue est noirâtre, sèche, et sort difficilement; les facultés auditives ne s'exécutent qu'avec peine; le toucher est loin d'être exact; le goût, l'odorat sont presque anéantis; le malade a de la difficulté à parler; les alimens qu'il prend ne descendent dans l'estomac qu'en obéissant à leur propre poids, l'œsophage ayant perdu sa contractilité comme tout le reste du système musculaire. Il y a des syncopes, de l'incohérence dans les idées, et quelquefois un délire taciturne. Dans les momens lucides, le malade paraît indifférent sur son état, ou bien il berce son imagination d'illusions mensongères; il rêve au retour de la santé; et c'est trop souvent dans ce calme trompeur que l'heure fatale de la mort arrive. Cependant cette période de terminaison n'est pas toujours aussi alarmante; il survient quelquefois des crises qui raniment l'espoir du médecin, et rendent son prognostic favorable ; tels sont l'urine sédimenteuse, avec rémission surtout; abcès de l'oreille, rapporté par *Baglivi*, qui s'exprime ainsi : *Surditas in acutis post septimum diem, cum aliis bonis signis, reconvalescentiæ indicia præbet.* » Malgré cela, il faut être circonspect, et ne rien avancer sur l'issue de la maladie que les forces ne se soient réveillées; sans cela on court risque de se voir

trompé dans son prognostic, si l'espoir qu'on avait conçu ne se réalisait pas.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que la marche et la durée de cette fievre n'ont rien de constant; que le diagnostic est facile toutes les fois que la maladie est avancée, et le prognostic d'autant plus fâcheux, que le sujet se trouve plus débilité.

Si la médecine expectante est avantageuse dans certaines maladies, il en est d'autres qui exigent les secours les plus prompts et les plus énergiques, ainsi qu'une habileté consommée dans leur administration, sans quoi on court risque de voir périr ses malades pendant qu'on est occupé à contempler les efforts insuffisans de la nature; et sans contredit la fièvre adynamique doit être placée dans cette série. Il faut donc recourir aux cordiaux et aux toniques les plus énergiques; mais avant, il est nécessaire d'examiner s'il n'y a pas quelque complication, et la combattre. Très-souvent on observe des symptômes bilieux ou muqueux; dans ce cas, on tire un grand avantage des évacuans, lesquels doivent être administrés de manière à ce qu'ils ne puissent pas augmenter la faiblesse générale. On emploie ordinairement le tartrate de potasse antimonié pour faire vomir, et on évacue les secondes voies par les tamarins ou d'autres doux minoratifs, et par l'usage des délayans, surtout lorsqu'il y a cet état d'irritation qui en a imposé à certains auteurs, et a fait commettre de grandes fautes en les faisant recourir à la saignée. L'état ataxique qui complique cette maladie dès son début en change la nature; et alors ce n'est plus à une fièvre adynamique, mais à un typhus que le médecin a affaire. Cependant, vers la fin de cette fièvre on observe parfois des anomalies nerveuses, tels que le strabisme, la concentration de la chaleur vers une partie quelconque, la carphologie, et d'autres symptômes qui annoncent une terminaison fâcheuse.

Les médicamens doivent être plus ou moins énergiques, selon les divers degrés de la maladie. Dès son apparition, si le sujet est d'ail-

leurs jeune, on la fait le plus souvent avorter par l'usage d'une tisane tonique et légèrement diaphorétique, telle que celle de camomille, d'absinthe, d'arnica ou de petite centaurée. A un degré plus avancé, on doit recourir aux spiritueux et aux toniques les plus énergiques. C'est alors qu'il faut faire usage d'un vin généreux à petites doses, mais souvent répétées, de potions camphrées et éthérées, du quinquina en poudre ou en extrait, du diascordium, de la thériaque, unis à des solutions amères, telles que celles de sauge, d'arnica, de serpentaire de Virginie, et autres. On ne doit pas accorder une moindre confiance aux acides minéraux étendus, surtout lorsqu'il y a quelque hémorrhagie passive. Mais, dans tous les cas, il faut se souvenir des préceptes de M. le professeur *Pinel*: porter des soins assidus au malade, le faire coucher dans un lieu bien aéré et exposé au soleil, le changer souvent de linge, le couvrir légèrement, et entretenir la plus grande propreté dans le lieu qu'il occupe, faire des lotions sur la peau avec l'oxycrat, éloigner les urines et les matières stercorales, et enfin relever son moral par l'espoir d'une prompte guérison et d'un plus heureux avenir. Outre la plus grande sagacité dans la prescription de ces médicamens, le médecin doit encore avoir égard, dans cette maladie, à la prédominance de certains symptômes, et les combattre convenablement pour prévenir une terminaison funeste. De ce nombre sont, l'hémorrhagie dont nous avons parlé; les parotides, dont il a été aussi question; les vomissemens continuels, qui demandent l'usage des calmans et des antispasmodiques; le météorisme, qui exige l'emploi des fomentations émollientes ou toniques, selon qu'il est dû à un état de débilité ou d'irritation; la rétention d'urine, qui demande l'emploi du cathéter; le délire, qui annonce une congestion vers la tête, et exige l'usage des révulsifs et dérivatifs les plus énergiques, tels que l'application de la glace sur la tête, des sinapismes aux pieds, des ventouses, des vésicatoires aux cuisses, aux jambes. On ne doit pas moins faire attention à la diarrhée, qu'on doit tâcher d'arrêter par l'usage des astringens, si elle affaiblit beaucoup le sujet.

Quant aux plaies, on doit les saupoudrer avec le quinquina, et les panser avec des substances dites *antiseptiques.*

Il n'est pas rare de voir des malades guéris de la fièvre adynamique succomber aux plaies que cette maladie leur a occasionnées.

La convalescence est longue, et dès son apparition on doit commencer à prescrire l'usage de quelques bouillons, d'un bon vin, de gelées, et d'autres substances capables de relever les forces sans fatiguer l'estomac; sans quoi la rechute peut avoir lieu, et les ressources de la médecine ne seraient plus assez puissantes pour lutter contre la mort.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores. *Sect.* 4, *aph.* 53.

II.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

III.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

IV.

Ungues nigri, et digiti manuum et pedum frigidi, contracti, vel remissi, mortem in propinquo esse ostendunt. *Sect.* 8, *aph.* 12.

V.

Labia livida, aut etiam resoluta, et inversa, et frigida, lethalia. *Ibid.*, *aph.* 13.